Salle de visioconférence.
L'écran scintille, le haut-parleur grésille.
Connexion établie à 00 h 00 GMT par protocole crypté.

— *Vous m'entendez ?*

— Je vous entends très bien, et vous ?

— *Le son est clair, mais je ne reçois pas encore l'image.*

— Cliquez sur le bouton vert en bas de votre écran, celui avec une icône représentant une caméra, voilà, maintenant nous nous voyons. Bonjour.

— *Comment dois-je vous appeler ?*

— Ne perdons pas de temps, j'ignore si nous pourrons rester là très longtemps.

— *Nous sommes le…*

— Il était convenu avant de fixer cet entretien qu'il n'y aurait aucune indication de date ou de lieu sur l'enregistrement.

— *Alors, commençons…*

00 h 02 GMT. Début de retranscription.

— *Un jour viendra où des étudiants s'interrogeront sur vos choix, sur un parcours qui vous a conduite à la clandestinité et privée de la plupart des réjouissances qu'offre la vie. Qu'aimeriez-vous leur dire avant qu'ils vous jugent ?*

— Que le sort des autres me préoccupait autant que le mien. Le sentiment que j'éprouvais m'a forcée à regarder le monde au-delà de ma seule condition, à ne pas me contenter de m'offusquer, de protester, de condamner, mais à agir. Et le Groupe 9 en était le moyen. Pourquoi ? Afin que d'autres se préoccupent aussi d'un avenir qui deviendrait inéluctablement le leur, avant qu'ils en comprennent les conséquences. Pour préserver leurs libertés… la liberté ! J'imagine que, formulé ainsi, cela peut paraître grandiloquent, mais vous penserez bien à écrire dans votre article qu'au moment où je me confie à vous, mes amis et moi sommes activement recherchés et risquons d'être éliminés ou de passer le restant de nos vies enfermés. J'espère que cela apportera une touche d'humilité à mon propos. Tout cela finalement, je l'ai fait parce que j'aimais, parce que j'aime. La peur est venue ensuite.

1.

La première nuit, à Oslo

À 1 heure du matin, la pluie, rabattue par le vent, tambourinait sur les toits d'Oslo. Ekaterina croyait entendre tomber des volées de flèches tirées depuis la ligne d'horizon. La veille encore le ciel était dégagé, mais plus rien ne ressemblait à hier. De la fenêtre de son studio, elle contemplait la ville dont les lumières s'étiraient jusqu'au rivage. Ekaterina avait recommencé à fumer, ce qui l'inquiétait moins que de devoir arrêter à nouveau. Elle avait allumé une cigarette pour tuer l'ennui, calmer son impatience. Dans son reflet, à la fenêtre, elle constata la fatigue accusée par ses traits.

Un déclic la tira de ses pensées, elle se précipita sur son ordinateur pour consulter le courriel qu'elle attendait. Pas de texte, seulement un fichier contenant deux pages d'une partition musicale. Pour les déchiffrer, ce n'était pas en solfège mais en codage qu'il fallait être expert. Installée dans son fauteuil, Ekaterina s'amusa de ce défi. Elle dénoua ses cheveux,

redressa les épaules, jeta un regard à son paquet de cigarettes, renonçant à en griller une autre, et s'attela au décryptage. Dès qu'elle eut compris la teneur du message, elle tapa en retour quelques mots sibyllins.

— Que viens-tu faire dans ma ville, Mateo ? Nous étions censés ne jamais nous rencontrer.

— Je te l'expliquerai le moment venu, si tu as bien compris *où*.

— *Où*, presque trop facilement, mais tu ne m'as pas indiqué *quand*, pianota Ekaterina.

— Va dormir sans tarder.

Mateo ne suggérait pas à Ekaterina d'aller se coucher, mais de couper la connexion. La paranoïa de son ami n'allait pas en s'améliorant. Elle s'était souvent demandé quel genre d'homme il était, à quoi il ressemblait, quelles étaient sa taille, sa corpulence, la couleur de ses cheveux… Blonds, bruns, peut-être roux comme les siens, à moins qu'il ne soit chauve. Elle était encore plus curieuse de sa voix. Mateo parlait-il vite ? Avait-il une élocution posée ? La voix était ce qui la séduisait le plus chez un homme. Belle, elle pouvait occulter bien des défauts ; pédante, gouailleuse, trop haut perchée, elle disqualifiait tout prétendant, même le plus sublime. Ekaterina avait le don de l'oreille absolue. Selon les circonstances, c'était une bénédiction ou une calamité. Étrangement, elle ne s'était jamais interrogée sur l'âge de Mateo. Elle s'imaginait être la doyenne du Groupe, une jeune doyenne, mais elle se trompait.

Les doigts suspendus au-dessus du clavier, elle hésita et finit par partager son inquiétude :

— Si le temps n'évolue pas, il faudra changer nos plans.

La réaction de son interlocuteur se fit attendre. Enfin, Mateo lui donna une information qui semblait le préoccuper davantage que la météo du lendemain.

— Maya ne répond plus.

— Depuis quand ? pianota Ekaterina.

L'écran resta inerte. Elle comprit que Mateo avait brusquement mis fin à leur échange. Elle ôta la clé USB de son ordinateur, interrompant à son tour la liaison avec le serveur relais qui empêchait que l'on puisse la localiser. Elle retourna à la fenêtre et s'inquiéta en voyant que la pluie redoublait d'intensité.

Ekaterina occupait un logement au dernier étage d'un immeuble qui hébergeait des enseignants de la région. Une tour rectangulaire haute de quatorze étages, en briques et bardages, se dressant au croisement de Smergdata et de Jens Bjelkes Gaten. Les cloisons étaient si fines que l'on entendait tout ce qui se passait dans les studios adjacents. Ekaterina pouvait se dispenser d'une montre, elle reconnaissait chaque heure de la journée et de la nuit à ses bruits. Le voisin de palier venait d'éteindre sa télévision. Il devait être 1 h 30, le moment de prendre un peu de repos si elle voulait avoir les idées claires au réveil. Elle éteignit sa lampe de bureau et traversa la pièce jusqu'à son lit.

Le sommeil ne venait pas. Ekaterina ressassait ce qu'elle devrait accomplir. Dès 8 heures, elle s'installerait à la terrasse du Café du Théâtre, au pied de l'hôtel Continental, où aux beaux jours les clients prenaient leur petit déjeuner. Son sac contiendrait un appareillage électronique léger, un modem, un analyseur de fréquences, un séquenceur de codes. Elle aurait dix minutes pour pirater et détourner le réseau Wi-Fi du

palace. Le tour accompli, tous les portables qui s'y connecteraient seraient à sa merci.

— Ne vous méprenez pas, aucun membre du Groupe 9 n'irait gâcher ses talents à voler des numéros de cartes de crédit ou pirater le contenu de messageries à des fins criminelles. Il existe trois sortes de hackeurs. Les Black Hat courent après l'argent ; ce sont des malfaiteurs qui opèrent dans le monde numérique. Les White Hat, souvent d'anciens délinquants du Web, ont choisi de mettre leur expertise au service de la sécurité informatique. La plupart travaillent pour des agences gouvernementales ou de grandes entreprises. Les mauvais hackeurs finissent toujours par se faire prendre, les très bons par se faire recruter. Black ou White, ceux qui excellent forment une caste à part et se livrent une guerre permanente où tous les coups sont permis. Gagner n'est pas seulement une histoire de gros sous, mais plus souvent une question de gloire, d'honneur ou d'ego.

— *Et à laquelle de ces deux catégories appartient Ekaterina ?*

— À aucune. Comme tous les membres du Groupe, Ekaterina est une Grey Hat, une hors-la-loi qui œuvre pour le bien. Elle n'a jamais chassé que de gros gibiers et ce jour-là, elle en traquait un de taille. Stefan Baron, un puissant salopard.

Baron était un lobbyiste fortuné à qui ses succès avaient donné des ailes.

Après avoir servi les intérêts des conglomérats pétroliers, charbonniers et agrochimistes, arrosé parlementaires et sénateurs pour faire abroger des lois environnementales, il s'était lancé dans un business plus lucratif encore. De lobbyiste, il était devenu « conseiller en communication politique », un terme qui désignait en fait un propagandiste sans scrupule, un fabricant de théories complotistes, de crimes imaginaires, toujours imputés à des étrangers en situation illégale, ou de mesures prétendument adoptées par les gouvernements afin d'en accueillir toujours davantage. Baron orchestrait avec brio un arsenal de fausses nouvelles, savamment diffusées par ses émules sur les réseaux sociaux, nouvelles destinées à apeurer les gens, annonçant la disparition inexorable des classes moyennes, la destruction de leur culture et un avenir sans espoir. La peur était son fonds de commerce. Il semait le chaos pour s'enrichir, faisant grimper ses clients dans les sondages jusqu'à les porter au pouvoir.

C'est à ces fins qu'il avait entamé sa deuxième tournée européenne. D'une capitale à l'autre, Baron rencontrait les dirigeants de groupuscules et partis extrémistes pour déceler des leaders, leur vendre ses services et les aider à remporter les suffrages. Chaque pays tombant sous la coupe d'un autocrate devenait une source de profit à long terme. S'il parvenait à faire basculer le continent, il s'assurerait d'entrer dans le cercle des très grandes fortunes planétaires. Baron menait ses campagnes tambour battant, surfant sur les conflits mondiaux et leur triste cortège de réfugiés.

La carte de l'Europe accrochée derrière son bureau avait pris l'allure d'un jeu de société grandeur nature où chaque petit drapeau épinglé témoignait de ses récentes victoires. La

Hongrie, la Pologne, ou encore la Crimée que ses clients russes avaient annexée après que l'Ukraine eut été assiégée par des milices. L'Italie, où son poulain avait triomphé. Rien ne semblait pouvoir entraver sa route.

Alors comment Baron aurait-il pu imaginer qu'un petit groupe de hackeurs ose s'en prendre à lui ! Ekaterina la première doutait parfois de la réussite de leur projet. Oui, mais… Son grand-père avait appartenu à la Résistance en des temps où le combat des justes paraissait plus improbable encore, cela ne l'avait pas découragé pour autant. Et ce n'était pas en ruminant ces pensées qu'elle allait trouver le sommeil.

Ekaterina ôta son tee-shirt et le jeta au pied du lit. Pourquoi ne pas apaiser la tension qui l'empêchait de dormir en se donnant du plaisir ? À elle, et probablement à son voisin qui ne manquerait pas d'épier son souffle mêlé au grondement de la pluie qui continuait de battre les fenêtres.

Avant de fermer les yeux, elle eut, comme chaque soir, une pensée pour celles et ceux qui passaient la nuit dehors, pensée qui la renvoyait à sa jeunesse…

À dix ans, Ekaterina avait assisté à son premier meurtre. C'était dans une impasse d'Oslo où elle avait trouvé refuge un soir où sa mère était rentrée plus ivre que de coutume. Un tableau de la rue quand on y passe sa vie. À douze ans, lasse des insultes, du renoncement d'une femme qui n'avait jamais voulu d'elle, Ekaterina était partie pour de bon, allant chercher la paix sur les bancs des parcs, où elle dormait le jour, à l'abri des ponts, où elle lisait la nuit, et, dès les premiers froids venus, dans les caves d'immeubles dont elle crochetait les serrures avec une agilité remarquable. À l'âge supposé de l'innocence, Ekaterina avait lar-

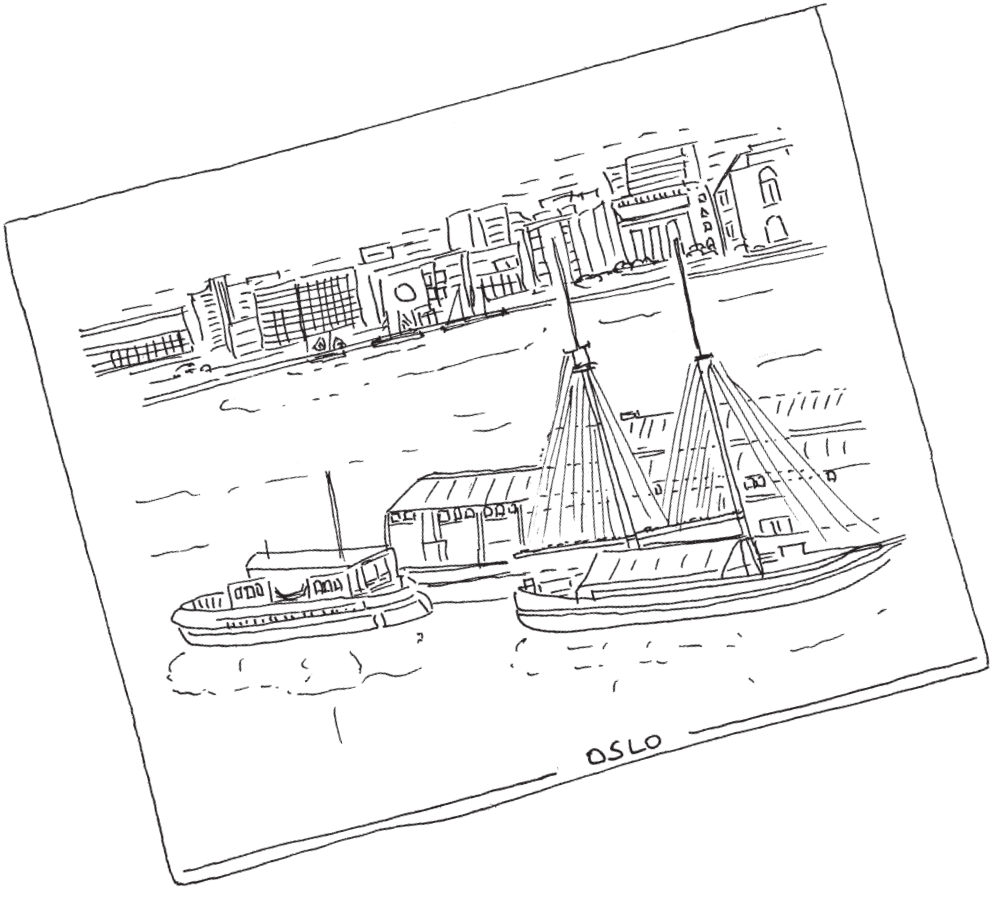
gué les amarres. Livrée à elle-même, elle avait très vite appris à se nourrir de ce qu'elle piochait dans les poubelles. Qu'importait l'hygiène pour une gamine qui n'avait jamais vu de brosse à dents. Son enfance avait été marquée par la litanie maternelle : « Née de rien, tu n'es rien et ne seras jamais personne. »

— Ekaterina vient d'avoir trente-six ans, elle est professeure de droit à la faculté d'Oslo, activiste clandestine et hackeuse membre du Groupe 9.

— *Comment a-t-elle rejoint le Groupe ?*

— Plus que nos talents particuliers en codage, ce sont nos histoires personnelles qui nous ont réunis et une volonté commune qui nous a fédérés autour d'un projet dont nous n'avons pas immédiatement deviné la portée. Mais revenons à cette soirée du début de l'été dernier.

Pendant qu'Ekaterina se donnait du plaisir, Mateo restait songeur. Il effaça toute trace de son passage sur l'ordinateur du centre d'affaires de l'hôtel Continental avant de le quitter, traversa le hall désert, et fit un dernier repérage avant de rejoindre sa chambre. Si la pluie durait, il serait là en renfort, il aurait juste à envoyer un message à sa complice pour lui faire savoir qu'il prenait la main et qu'elle devait quitter les lieux ; encore fallait-il qu'elle obéisse à ses consignes, ce dont il n'était pas certain.


OSLO

2.

Le premier jour, à Oslo

Au petit matin, Ekaterina monta dans un tramway, son sac à l'épaule. Elle se demandait si la tension qu'elle ressentait était liée à sa mission, à l'idée de rencontrer enfin Mateo, ou au fait de ne pas savoir pourquoi il enfreignait la règle en lui fixant rendez-vous. Mais après tout, pensa-t-elle, pourquoi suivre les règles quand on vit en marge de la loi ? Elle descendit à la station Théâtre National et n'avait plus que quelques pas à faire pour atteindre sa destination. La pluie avait cessé mais le ciel était encore menaçant et la terrasse trempée demeurait fermée. L'occasion était trop belle ; n'hésitant qu'un instant, elle décida de prendre le risque d'opérer depuis l'intérieur de l'établissement.

Le café de l'hôtel Continental avait des airs de brasserie viennoise. De grands lustres pendaient aux voûtes du plafond, éclairant un luxe de facture XIX^e^ siècle. Une vingtaine de tables étaient réparties dans la rotonde. Un escalier en fer forgé

grimpait vers une coursive où devaient se tenir jadis les musiciens qui jouaient pour les convives. La salle se prolongeait vers un bar derrière lequel des boiseries sculptées encadraient un large miroir. Ekaterina repéra deux alcôves. Les banquettes en cuir noir adossées à des panneaux d'acajou y offraient une planque parfaite. Elle en déduisit que sa cible choisirait l'un de ces recoins et les hommes assurant sa sécurité le box voisin. Elle s'assit à une petite table en bordure de la vitrine, proche de la porte. Le café était encore peu fréquenté, une dizaine de clients prenaient leur petit déjeuner. Ekaterina commanda un thé, des œufs Benedict, et demanda au serveur le code d'accès au Wi-Fi de l'hôtel. Dès qu'il s'éloigna, elle ouvrit sa sacoche, activa son modem et lança depuis son portable l'application qui lui permettrait d'accomplir sa mission. Prenant le contrôle du relais Wi-Fi, elle créa sa copie conforme, lui attribua le même nom et modifia les paramètres du réseau original, pour le rendre invisible. Les hackeurs malveillants piègent avec cette technique les voyageurs trop heureux de bénéficier d'une connexion gratuite dans les lieux touristiques. Leurs données sont piratées en un clin d'œil.

Ekaterina posa son smartphone à côté de son assiette avant d'attaquer tranquillement ses œufs.

Stefan Baron entra dans le café dix minutes plus tard par la porte communiquant avec le hall de l'hôtel. Comme elle l'avait supposé, il prit place dans le dernier box et le responsable de sa sécurité dans le box voisin. Le client de Baron arriva peu après. Ils échangèrent une poignée de main. Visage tendu pour l'un, affable pour l'autre. Les yeux rivés à son

écran, Ekaterina relevait les identifiants des portables qui se connectaient à son réseau. Le garde du corps consultait le sien, pas Baron, ni l'homme avec lequel il conversait. Dès lors, il suffisait d'observer le flux d'activité pour déterminer à qui appartenait chaque appareil.

Effleurant une touche sur son smartphone, elle activa leur micro. Tout se déroulait comme prévu. Son matériel enregistrait la conversation et aspirait les données de Baron et de son client à chaque seconde ; il faudrait ensuite les décrypter, cela prendrait bien plus de temps, Ekaterina s'en chargerait une fois rentrée chez elle.

Tout se déroulait comme prévu jusqu'à ce qu'un clignotement sur son écran fasse sourciller l'agent de sécurité. Comme une interférence quand son portable tentait de se reconnecter au réseau original de l'hôtel. Ekaterina avait commis, en recopiant le nom du Wi-Fi, une petite faute de frappe qui n'allait pas rester sans conséquence. Le garde du corps s'étonna que le « n » au centre du mot Continental apparaisse par intermittence. Le phénomène s'accentuait au fur et à mesure que le modem caché dans le sac d'Ekaterina perdait en puissance, la charge de sa batterie s'amenuisant.

L'homme se leva soudainement, contourna la banquette et souffla un mot à l'oreille de son patron. Baron sortit son téléphone de sa poche. Voyant le garde du corps s'en emparer et l'éteindre, Ekaterina demanda la note au serveur. Elle ramassa le sac à ses pieds, en évitant de croiser le regard de l'homme de main de Baron qui observait la salle. Dans une gare, un aéroport ou sur une esplanade, il est quasi impossible

de repérer un hackeur, mais dans un restaurant, l'exercice est moins ardu. Le garde du corps scrutait les visages des rares clients et son instinct ne le trompa pas. Il se dirigea vers Ekaterina, accéléra le pas en la voyant se lever et n'eut plus aucun doute quand le serveur apostropha la jeune femme qui se ruait vers la sortie sans avoir payé.

L'homme à ses trousses, Ekaterina traversa la rue Stortingsgata et courut vers le square du Théâtre National, pour gagner les jardins de la patinoire à ciel ouvert. Joggeuse aguerrie, elle avait du souffle, et enchaînait de longues foulées. Elle bénéficiait par ailleurs d'une expérience de la fuite acquise aux jours de son adolescence tumultueuse. Le garde du corps avait pour lui un entraînement militaire et des états de service costauds.

Déboulant sur Karl Johans Gate, une artère à double sens, Ekaterina manqua se faire renverser par une moto et perdit l'équilibre. En se rétablissant de justesse, elle se retourna et découvrit que son assaillant, encore à bonne distance, avait sorti un pistolet, ce qui lui glaça le sang. Que pouvait bien contenir le portable de Baron pour que son garde du corps brandisse une arme dans les rues d'Oslo ?

Cela devait faire quinze ans qu'elle n'avait pas dû faire face à une telle menace.

À l'époque où elle vivait dans la rue, elle avait été pourchassée par des commerçants auxquels elle avait chapardé de quoi se nourrir, avait échappé à quelques coups de couteau lors de rixes, mais jamais elle n'avait risqué de se faire tirer dessus ! La peur lui redonna toute son énergie, de vieux réflexes ressurgirent. Se fondre dans la foule pour se mettre à l'abri. Mais les

trottoirs qu'elle remontait en courant étaient peu fréquentés. Une vieille dame, un manutentionnaire chargeant des caisses devant un magasin… Elle bifurqua dans Rosenkrantz' Gate, passa devant un Deli, un pub encore fermé et contourna un camion de livraison. Virage à gauche, pour longer la façade du Théâtre du Nord, fermé le matin.

Ekaterina courait à perdre haleine, redoutant qu'une main la saisisse au col, qu'un coup de pied la fasse chuter, pire encore : qu'une balle l'arrête dans sa course. L'homme oserait-il faire feu en pleine ville ? Pourquoi pas, si son arme était pourvue d'un silencieux. Jusqu'où serait-il prêt à aller pour récupérer les données qu'elle avait volées ? Une idée lui traversa l'esprit. Nouveau virage à gauche vers le Paleet, un centre commercial où la bourgeoisie locale et les touristes affluaient dès l'ouverture. Une pléthore de commerces sur deux niveaux, l'endroit idéal pour disparaître. Plus que cent mètres. Elle eut envie de regarder en arrière, et renonça. Son expérience de la fuite lui avait appris à ne pas céder à cette tentation. Se retourner oblige à ralentir et vous coûte des secondes décisives, une erreur qu'elle avait déjà commise lors de sa glissade.

Ekaterina poussa un hurlement de lutteur pour vider ses poumons et faire le plein d'oxygène. Les portes du Paleet étaient en vue. Si son assaillant ne la descendait pas, elle pourrait toujours se débattre, le rouer de coups, crier au viol, elle était à bout de souffle, pas à bout de ressources.

Elle surgit dans le *mall*, et grimpa les marches de l'escalator jusqu'au premier étage, bousculant tous ceux qui se trouvaient

sur son passage. Sa poitrine la brûlait. Elle devait s'arrêter, le temps que son rythme cardiaque ralentisse.

Du premier étage, appuyée à la balustrade, elle inspecta le rez-de-chaussée. Un bref instant, elle eut l'espoir d'avoir semé l'homme de main de Baron, mais il apparut dans la rotonde.

Il s'adressait à un agent de sécurité. L'agent hocha la tête et s'empara de son talkie-walkie. Le garde du corps avait dû le convaincre de demander au PC de sécurité qu'on la traque sur les écrans de surveillance. Il était temps de mettre un terme à ce petit jeu du chat et de la souris. L'homme releva les yeux. Elle le fixa avec défiance et entra dans un magasin de vêtements juste derrière elle. Il n'allait pas tarder à la rattraper, et devait déjà gravir les marches de l'escalator. Ekaterina attrapa un foulard luxueux : 300 euros. Qui pouvait débourser une telle somme pour un morceau d'étoffe ? Certainement pas elle avec son salaire d'enseignante. Le foulard en main, elle attendit. Dès que le garde du corps entra, elle alla à sa rencontre et se plaqua contre lui. Surpris, il l'agrippa par le bras.

— Pourquoi ne pas avoir une conversation entre adultes au lieu d'en venir aux mains ?

L'homme la regarda, stupéfait, Ekaterina en profita pour glisser le foulard dans la poche de son veston et lui asséna un violent coup de pied au tibia, le forçant à relâcher son emprise. Elle s'échappa aussitôt. Le garde du corps se rua derrière elle, déclenchant la sonnerie du portique antivol situé à l'entrée du magasin. Pendant qu'un vigile l'interpellait, Ekaterina ressortait du centre commercial avec quelques longueurs d'avance.

— Enfoiré ! grommela-t-elle en frottant son bras endolori.

La partie n'était pas finie pour autant. Dans la rue, elle usa de ses dernières forces pour gagner la station de tramways. En montant à bord de la rame qui s'apprêtait à partir, Ekaterina était encore sous le choc. Les jambes et le souffle coupés, elle s'écroula sur une banquette alors que le tram oscillait sur ses rails. Au fond de sa poche, son portable vibra. D'une main tremblante elle le sortit pour lire le message affiché sur l'écran :

Le concert commence dans une heure.

Une allusion de Mateo à la partition reçue la veille. Par chance, elle avait emprunté la ligne 19 dont le terminus était la station de Ljabru, le long de la côte, en face de l'île de Malmö, la destination que lui avait communiquée Mateo.

— Comment trouverai-je la bonne rangée de fauteuils ? texta-t-elle.

— Je te ferai signe, à plus tard.

Le tramway se traînait, il mettrait vingt minutes à atteindre Ljabru. Le regard perdu vers la mer, Ekaterina s'inquiétait de savoir comment Mateo la reconnaîtrait. Mais pas seulement de cela. Est-ce qu'il s'était posté aux alentours du Café du Théâtre ? Avait-il assisté à sa débandade ? Et qu'était-il venu faire à Oslo ? Était-ce lié à l'absence de Maya ? D'ailleurs, qu'avait-il voulu dire par « Maya ne répond plus » ? L'avait-on arrêtée ? Avait-elle pris ses distances avec le Groupe ?

En chemin, le tram s'arrêta à la station Hôpital. Pour chasser de mauvais souvenirs, Ekaterina regarda sa montre en attendant que la rame redémarre. Deux ans avaient passé depuis la mort de sa mère. Étrange tour du destin que d'avoir dû fermer les yeux d'une femme qui n'avait jamais voulu d'elle.

Ses derniers mots avaient été « Quel gâchis ». Un gâchis dont sa fille avait refusé qu'il définisse sa vie.

Le cabanon rouge du terminus apparut enfin. Ekaterina descendit et se dirigea vers l'adresse que lui avait indiquée Mateo.

Dix minutes plus tard, elle arriva devant la petite imprimerie de Ljabru.

Un vieil homme, penché sur une presse, aplanissait avec d'infinies précautions une large feuille de papier. Ekaterina toussota pour signifier sa présence, craignant de l'interrompre dans ce qui semblait être une tâche délicate. L'homme, d'une élégance qui la surprit, se redressa. Elle s'excusa de faire ainsi intrusion chez lui, forcée d'expliquer qu'on lui avait « demandé » de se rendre dans son imprimerie.

— Un atelier de lithographie, corrigea-t-il d'une voix aimable. D'ailleurs, si vous êtes venue pour commander des faire-part ou du papier à lettres, je vais devoir vous recommander l'un de mes confrères.

— J'avais rendez-vous avec un ami, mais comme vous êtes seul dans cet atelier, il n'est pas impossible que je me sois aussi trompée de lieu.

— Voulez-vous voir comment on imprime une lithographie ? questionna le vieil artisan.

Sans attendre, il actionna une roue à six bras rayonnants.

— Le moulinet fait avancer le chariot ; lorsque la feuille se trouve sous la pierre encrée, la magie opère. Comment vous appelez-vous ? demanda l'homme, affairé à son travail.

Ekaterina se présenta. Le lithographe s'arrêta net et parut confus.

— Quel idiot ! Et je vous ennuie avec des détails dont vous n'avez que faire. Mateo vous attend sur le rivage, au centre nautique. Un bien grand mot pour désigner un quai où sont amarrées quelques barques, mais allez comprendre où les gens vont placer leur ego ! Je lui avais suggéré de vous accueillir ici, mais vous le connaissez, Mateo est un garçon qui aime la complication.

— Et vous, vous le connaissez depuis longtemps ?

— Vous lui poserez la question directement, répondit le vieil homme qui avait retrouvé le sourire. Il y a une bicyclette derrière mon atelier, prenez-la. À pied vous en auriez pour un bon quart d'heure. Faites attention, le frein avant est un peu sec.

Ekaterina remercia le lithographe, contourna l'imprimerie et enfourcha le vélo qu'il avait généreusement mis à sa disposition. Remarquant qu'il était neuf, elle se demanda s'il appartenait vraiment au vieil homme ou si Mateo ne l'avait pas plutôt acheté à son intention… comme s'il avait prévu les évènements qui s'étaient produits ce matin.

— *Qui est Mateo ?*

— Un homme intéressant, compliqué, comme l'expliquait le lithographe… plus complexe que compliqué, pour lui rendre justice. Même son physique n'est pas commun. Mal rasé,

vêtu de jeans, avec son bob vissé sur la tête… on croirait un bourlingueur qui navigue à longueur d'année ! Mais qu'il passe un smoking et voilà qu'il ressemble à un lord.

— *Il porte plus souvent le jean ou le smoking ? Ce côté caméléon, c'est l'apanage du séducteur ?*

— Au contraire, Mateo ne cherche pas à attirer les regards, il ressent le besoin de se fondre dans son environnement, d'être un observateur invisible… et toujours en contrôle. Les blessures de l'enfance laissent des cicatrices qui ne disparaissent jamais.

— *La règle instaurée entre les membres du Groupe de ne jamais se rencontrer, c'était pour empêcher qu'on vous associe les uns aux autres ?*

— Précisément.

— *Alors pourquoi Mateo enfreignait-il cette règle ?*

— Parce que les données contenues dans le portable du client de Baron justifiaient de prendre des risques exceptionnels.

— *Mais Mateo et Ekaterina n'en avaient pas encore pris connaissance !*

— Eux non, moi si.

Le Grand Hôtel
Oslo